



MME NAZIMOVA. La semaine prochaine au Tulane.

LES THEATRES AMERICAINS.

LE TULANE

La pièce au programme du Théâtre Tulane, cette semaine, dont la première aura lieu ce soir, "Stop Thief" est une comédie très amusante dans le genre de "Officer 666."

Cette comédie roule sur la manie des deux principaux personnages qui ont le défaut de voler tout ce qu'ils peuvent emporter. Ils ne se rendent pas compte du vilain côté de leur action. Un jeune homme sur le point de se marier s'empare de la corbeille de sa femme, il est aidé en cela, sans toutefois le savoir par son beau-père, qui est affligé de la même manie. Afin de découvrir les auteurs de ces vols, la famille engage les services de deux détectives. Sur ces entrefaites, la femme de chambre introduit dans la maison un véritable voleur. Enfin tout s'arrange pour le mieux après de nombreuses et amusantes péripéties.

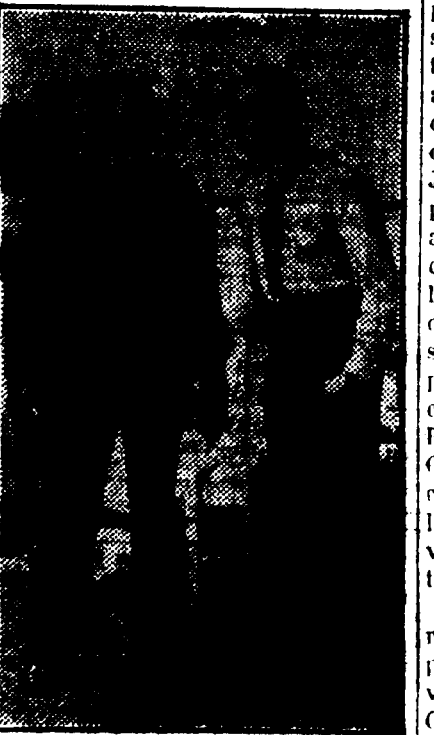
Dans quelques jours, à partir du 9 février, le public de la Nlle Orleans aura la chance de voir une des plus grandes tragédiennes de l'époque, Mlle Nazimova, dans "Bella Donna", un drame tiré du roman de Robert Hichens. Le drame a pour auteur James Bernard Fagan.

Mme Nazimova a été engagée pour une semaine commençant Lundi 9 février prochain. Les billets seront en vente à partir de jeudi prochain.

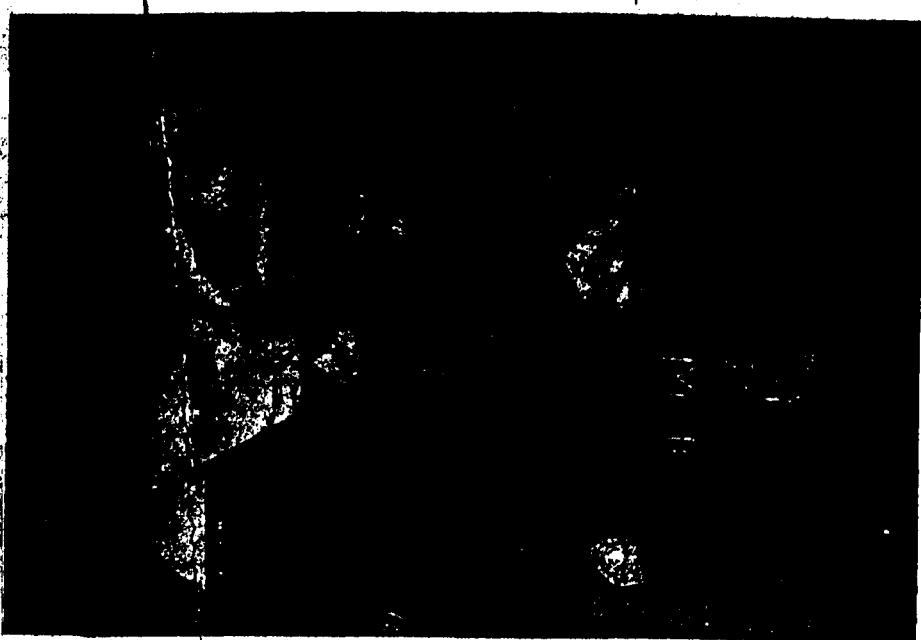
A la suite de la semaine d'engagement de Mlle Nazimova, Mlle Pavlova, la plus célèbre danseuse du monde, accompagnée d'une troupe de 80 personnes et du danseur russe Novikov du théâtre Mariensky, de St. Pétersbourg, paraîtra pendant une semaine. Le programme sera renouvelé tous les soirs.

LE CRESCENT

Un drame palpitant d'intérêt, "The Blindness of Virtue" (L'aveuglement de la Vertu), sera représenté au théâtre Crescent au



Scène dans "The Blindness of Virtue", au Crescent.



Scène dans "Stop Thief", au Tulane.

LA ROSE BLEUE

Dans Colmar, la ville des beaux jardins, il n'en est assurément pas de plus beau que celui de Frédéric Kammer, l'ancien chef de gare. Vieil Alsacien têtue il est demeuré à son poste jusqu'au bout, jusqu'à l'heure de la retraite, mettant d'autant plus d'obstination à remplir scrupuleusement ses devoirs de fonctionnaire impeccable que l'administration allemande paraissait plus impatiente de se débarrasser de lui et de le remplacer par un immigré. Maintenant, grâce à sa petite pension il se venge des longues années passées devant le rail et le ballast, sur les guichet grillagé, en achevant guichet grillagé, en achevant doucement sa vie parmi les fleurs.

Elles sont tout pour lui. Céli-bataire il n'a plus même de famille. Certain différend, naguère survenu entre son frère et lui à propos d'un héritage contesté, a amené une rupture complète. Il sait vaguement qu'il y a quelque part, dans Colmar, deux ou trois galopins qui sont ses neveux et ses nièces, mais il ne les a jamais vus. D'ailleurs il ne sort de son jardin qu'en cas d'absolue nécessité, pour aller par exemple, toucher les arrérages de sa retraite ou raire l'empêtre d'une variété de rosiers qui manque encore à sa collection.

Les seules visites qu'il tolère sont celles des amateurs de passage à Colmar et auxquels on a indiqué, parmi les curiosités de la ville, la roseraie du père Kammer. Encore n'est-on jamais bien sûr d'être reçu. Les touristes à la tenue négligée, ceux dont l'allure lui déplaît se voient fermer brutalement la porte au nez. On dit communément de lui que c'est un original ou un sauvage, un égoïste ou un sage et il y a une part de vérité dans chacune de ces appréciations.

De ces propos, d'ailleurs, il ne se soucie guère. Les journées sont à peine assez longues pour que, accoutumé à tout faire par lui-même, il suffise à sa tâche. Le père Kammer, dès la belle saison venue, se lève avec le jour et ne quitte son jardin qu'à l'heure où s'évanouissent dans les brumes légères du soir le contour et la couleur des choses. Alors même, son jardin lui parle encore, et le sortilège de ses parfums multiples le retient souvent dans une sorte d'extase à demi consciente. Le silence et l'ombre lui rendent étrangement perceptibles chaque senteur de fleur, chaque arôme de fruit, chaque odeur de feuille. Il aspire à longue haleine toutes ces beautés créées par lui, toutes ces âmes odorantes nées de ses soins, tout ce jardin qui lui dérobe pour quelques heures la nuit jalouse mais qu'il sent palpiter autour de lui d'une vie intense et dont le frémissement mystérieux monte vers le bon jardinier comme un hommage de reconnaissance et d'amour.

Or, un soir de mai qu'il s'était attardé ainsi dans la roseraie en pleine floraison, un bruit singulier troubla sa rêverie. Ce fut d'abord un insolite frolement de feuilles, puis un léger crissement de gravier. Le père Kammer écoutait, le cœur battant. Après un assez long silence durant lequel il put croire que ses craintes étaient chimériques, il perçut distinctement de nouveaux bruits suspects. Cette fois, le doute n'était plus possible, quelqu'un s'était introduit dans le jardin et devait se glisser avec précaution le long des plates-bandes.

Le père Kammer, à ce moment, se trouvait dissimulé dans l'ombre d'une charmille; la prudence lui commandait de ne pas abandonner ce poste d'observation avant de savoir à qui il avait affaire. Bien sûr — et c'était ce qui l'enrageait — on en voulait à sa seule richesse, à ses fleurs. Ah! s'il surprenait quelque bandit en train de porter sur elles une main sacrilège, malheur à lui!

El soudain, comme le ciel était pur et la soirée claire, voici ce qu'il vit: dans la perspective bleue de l'allée, se profila une mince silhouette d'enfant... C'était un garçonnet de sept ans, en culotte courte, en bras de chemise, tête nue, grossièrement chaussé, ayant l'aspect d'un petit pauvre. Il avait cueilli déjà deux roses qu'il tenait à la main et il allait, d'une plate-bande à l'autre, se haussant sur la pointe des pieds pour en examiner d'autres, mais aucune, maintenant, ne paraissait lui convenir. Son geste traduisait l'impatience et le dépit.

Le père Kammer n'en pouvait supporter davantage. D'un bond, il fut sur l'enfant qui poussa un grand cri de terreur et pensa tomber à la renverse. La rude poigne du jardinier le mit debout. — Eh bien, Monsieur l'amateur, goguenardait le père Kammer, voulez-vous que je vous aide à faire votre choix? Vous n'avez encore cueilli que deux roses depuis le temps que je vous observe?... Pourtant je me flatte d'avoir quelques variétés peu communes... Sans penser à mal, le père Kammer devait serrer un peu fort, car l'enfant supplia, près de pleurer. — Je vous demande pardon... Oh! je vous demande pardon, lâchez-moi, mon oncle!... Du coup, Frédéric Kammer le lâcha. Son oncle! Une stupeur immobilisait le vieil homme. Ce mauvais garnement venu pour le voler était donc l'un des enfants de son frère! Il examina de plus près le visage du petit et reconnut aussitôt un autre visage d'enfant depuis bien longtemps effacé de sa mémoire. — Oui, dit-il, tu ressembles à ton père... Mais je ne lui fais pas compliment d'avoir pour fils un voleur. L'enfant sursauta. — Je ne suis pas un voleur, mon oncle! — Bon, bon, tu expliqueras cela au président de police quand il aura le temps de l'interroger. — Oh! vous n'allez pas me faire mettre en prison!... Pas ce soir, en tout cas, mon oncle... — Et pourquoi donc? — Parce que le médecin a dit que papa ne passerait pas la nuit... alors, il faut que je retourne là-bas bien vite... Le père Kammer inclina le front; il murmura la voix toute changée: — Je prierais pour ton père... tu peux partir. Mais l'enfant ne bougeait pas. — Eh bien, galopin, gourmanda l'oncle, veux-tu bien décamper à présent? — C'est que, balbutia l'enfant, j'étais venu pour les fleurs... Toute la journée papa a eu le délire et il parlait de votre jardin, il disait que c'était injuste, qu'il allait mourir dans un coin de sa mansarde sans même voir le ciel alors que son frère continuerait de vivre parmi les fleurs et il rêpétait sans cesse: "Donnez-moi des roses, je voudrais des roses!" Alors je me suis sauvé en courant, j'ai sauté le mur de votre jardin et j'étais en train... D'un geste le père Kammer interrompit la supplication. Il y avait maintenant dans sa voix une émotion qu'il ne cherchait plus à dissimuler. — Prends des roses, petit, prends toutes les roses qui te plairont, fais un gros bouquet, et va-t'en... Mais l'enfant ne bougeait toujours pas. — Non, mon oncle, je n'en veux pas tant. Vous voyez, j'en ai déjà cueilli deux, une blanche et une rouge, il ne m'en manque plus qu'une et je vous supplie de m'aider à la trouver; car j'ai beau chercher je n'en vois pas, à cause peut-être de l'obscurité: il me faudrait une rose bleue... Le père Kammer fut secoué comme d'un frémissement et sa haute taille se pencha, d'un mouvement si brusque vers le petit qu'il observait avec une anxiété ingénue, que l'enfant poussa un nouveau cri de frayeur. — Mais déjà il était saisi, soulevé de terre, tendrement serré contre la poitrine de l'oncle retrouvé.

Et le père Kammer, entre deux gros baisers, lui souffla tout bas. — Ne cherche pas ici la rose bleue, mon petit, tu ne la trouveras dans aucun pays du monde et en Alsace moins que partout ailleurs; car l'administration nous interdit de la laisser fleurir à côté de la blanche et de la rouge... Mais continue de cultiver cette belle fleur idéale en ton brave petit cœur d'Alsacien... C'est encore, vois-tu, la plus belle de toutes les roses et tu viens de me révéler que la riche collection cont s'enorgueillit un jardinier est bien pauvre quand il a laissé périculer en lui la rose bleue... Conduis-moi près de ton père, mon petit, conduis-moi vite... et puissions-nous arriver à temps...

Le symbole de l'économie française nous est présenté par la tradition sous la forme du rude bas de laine tricoté aux champs, aux veillées, par la ménagère. Le ménage y empile peu à peu les pistoles. Ce n'est pas un pur symbole de littérature; c'est vraiment le mode d'épargne le plus commun dans la France rurale. Cacher l'argent, voilà la doctrine du paysan. La cachette seule varie: plaque du foyer, paillassé, cavité dans le mur entre deux meublons. Le paysan le plus avisé celui qui place à intérêt une partie de son capital, réservera toujours un magot secret, à portée de sa main. A l'heure même ou, couché dans le lit familial, il jette les derniers hoquets de son agonie, sa tête repose sur un traversin truffé d'écus. Aussi, le premier soin des héritiers sera-t-il de fouiller ce traversin, sitôt le vieillard passé... Le paysan qui place son argent, au sens propre du mot, est exceptionnel. Dans notre Sud-Ouest, pourtant intelligent et civilisé, les prêts campagnards se font presque toujours de voisin à voisin, sur simple lettre constatant la dette et le taux des intérêts. Règle ordinaire: le prêteur obtient ainsi cinq ou cent, pendant une année ou deux; la troisième année, il perd intérêt et principal. Le placement hypothécaire est celui du paysan éclairé ou bien conseillé; quant à l'achat de rente française, d'obligations de chemins de fer, il dénote déjà une culture supérieure du sens économique. Seuls s'y adonnent les gros propriétaires, les forts marchands de détail ou de biens. En revanche, on peut dire que ces deux mots: rente, chemins de fer, ont une influence magique sur la bourgeoisie de France. La prodigieuse montée de ces fonds, suivant de près la révolution bourgeoise de 1830, en est la cause. Dans les romans de Balzac, toutes les fois que l'écrivain a besoin d'expliquer une fortune rapide, il a recours aux inscriptions sur le Grand-Etrier. "Bas de laine, lettre de change, obligations hypothécaires ou titres cotés en Bourse, tout cela s'accumule en France, de la même façon: la rognure quotidienne sur le disponible du ménage. Et voilà ce qui est unique, — ce qu'on ne trouve du moins comme habitude nationale, en aucun autre pays du monde. L'impôt si lourd versé à l'Etat par le contribuable français n'est pas la moitié de la somme dont il s'impose lui-même, par son goût de l'épargne. Et cela s'accumule, s'accumule sans cesse. On a tenté des évaluations de la fortune de la France, des comparaisons avec la fortune des autres pays. Toute évaluation, toute comparaison est ici vicieuse. La France est le seul pays qui cache son épargne. Mon opinion (je la donne seulement comme celle d'un passant attentif) est que notre pays est infiniment plus riche qu'on ne le croit et qu'il ne le paraît. Preuves: les saignées formidables faites successivement à sa fortune sans appauvrissement apparent. Frais de la guerre de 1870, cinq mil-

Le Bas de Laine

La France est encore plus riche qu'elle ne le paraît.

ne l'a signalé. Ce monogramme, je l'ai, pour ma part, relevé sur presque toutes les œuvres que je possède, œuvres à caractère manifestement "raphaëlesque" empreintes, les unes et les autres, de son style, assez souvent très archaïques, parfois sorties d'études poussées, ayant sans exception aucune la caractéristique d'œuvres bien de lui. N'est-ce point troublant?

"Pourtant, bien que la conclusion qui s'impose paraisse étrange, vu le grand nombre de pièces que je possède, ne serait-il pas curieux et sage, en même temps, d'établir le fait indéniable de ces analogies, tout en gardant une prudente réserve quant à la conclusion elle-même? "Ainsi donc, si nous rencontrons aussi souvent sur des peintures à caractère manifestement "raphaëlesque" le signe dont je viens de parler, nous sommes incertains et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander quel état de ce faussaire qui aurait été en mesure de composer et de peindre dans le style inimitable de Raphaël, d'emprunter et de garder sa couleur propre et, qui plus est, d'inventer un monogramme ignoré de tous. "Je préfère avancer que Raphaël lui-même, Raphaël seul pouvait ainsi "se monogrammer." "Toutefois le problème reste purement et simplement posé. Aux doctes de vérifier, aux qualifiés de se prononcer. J'attends leur jugement!"

UN CURE DE CAMPAGNE POSSEDERAIT QUARANTE RAPHAEL

M. Tenaud, curé de Janvry, petit village de 419 habitants perdu dans la vallée de Chevreuse, est un érudit qui depuis plus de trente ans s'est attaché à l'étude et à la recherche des œuvres de Raphaël.

Il possède — c'est lui qui l'affirme — une quarantaine d'œuvres dues au pinceau de Raphaël. Voici à ce sujet la déclaration faite par M. Tenaud: "L'œuvre de Raphaël est, somme toute, mal connue. On possède de lui à peine une quarantaine de tableaux éparpillés dans les musées de Berlin, Munich, Londres, Paris, Florence, etc. Il est évident que ce chiffre est infiniment au-dessous, en tout cas, de ce qui composa l'œuvre intégrale de Raphaël. "Que sont-elles devenues? Qui les retrouvera? Qui les identifiera? Personne, si l'on s'obstine à réclamer invariablement, pour ce maître plus encore que pour tous autres, leur pedigree. "Eh bien, moi — et je conviens que mon affirmation témoigne d'une certaine audace — je possède un nombre au moins égal de peintures que je dis manifestement empreintes du style de Raphaël, relevant assez souvent de dessins ou d'œuvres connues du maître, et portant toutes, les unes et les autres, un même signe, monogramme ou signature, que j'attribue à Raphaël. Et ces nombreux témoignages forment une série unique s'échelonnant de 1500 environ à 1508 et quelques autres de 1514 à 1520. "A défaut de pedigree, et puisque j'ose affirmer que je possède un nombre assez considérable de ces peintures, je présente une argumentation qui, je le crois, n'est pas sans valeur et peut, en quelque manière, faire autorité. "Raphaël — fort rarement du reste — signait ses tableaux tantôt R. V., tantôt "Raphaël Urbinas." Habituellement, il convient tout d'abord de le remarquer, il omettait la lettre majuscule lorsqu'il écrivait son nom et il lui substituait une toute petite lettre minuscule. Cette lettre, je l'ai relevée attentivement sur tous les dessins et autres œuvres authentiques qui pouvaient le présenter. Parfois elle est combinée avec les lettres V et S ("Urbinas Sanzio"), formant une sorte de monogramme qui pourrait être la signature adoptée par le peintre. "Jusqu'à ce jour, à ma connaissance du moins, aucun écrivain



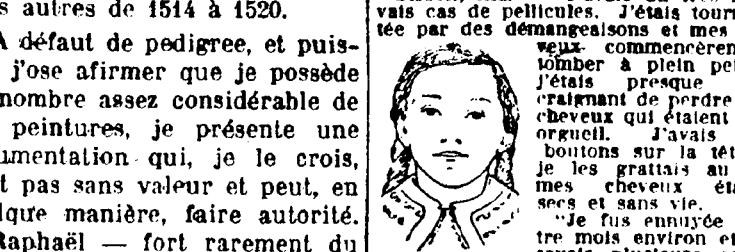
Mlle Kathryn Kidder, dans "Mme Sans Gêne", à l'Orpheum.

liards à l'Allemagne, phylloxera plus coûteux que la guerre allemande, krachs successifs, etc. Malgré cela, plus-value du rendement des impôts! C'est à croire que la fortune de la France est l'infini mathématique. MARCEL PREVOST, de l'Académie française.

PRESQUE FRENETIQUE

Tourmentée par la démangeaison, les cheveux tombent à plein poigne, pustules sur le cuir chevelu. Le savon et onguent Cuticura opèrent une cure permanente.

Bissell, Ala. — "J'avais un très mauvais cas de pellicules. J'étais tourmenté par des démangeaisons et mes cheveux commencent à tomber à plein poigne. J'étais presque folle craignant de perdre mes cheveux qui étaient mon orgueil. J'avais des boutons sur la tête et je les grattais au vit, mes cheveux étaient secs et sans vie. Je fus enrhumé quatre mois environ et essayai plusieurs sortes de préparations, qui paraissent rendre la chose pire. J'ai choisi et onguent Cuticura et l'achetais chez mon pharmacien trois pains de savon et une boîte d'onguent Cuticura. Je nettoisais ma tête avec une forte solution au savon Cuticura et après l'avoir soignée, je fis une application d'onguent sur les parties les plus atteintes, et les ongles détachés qui étaient presque crûs ne se sont pas enlevés. En vente partout. Copieux échantillon de chaque expédie gratis sans que brochure 22 pages traitant de la peau adresser une carte postale Cuticura, Dept. T, Boston.



Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura trouveront le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.